

L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

TOUS LES
MERCREDIS

10 FRANCS

français



Troisième
année
N° 14
3 Octobre
1945

Maria CASARES dans « LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE »
(Photo Reilly.)

La liberté de la presse filmée

DES le mois de décembre, la libre concurrence des journaux d'actualités sera rétablie : c'est ce que vient d'annoncer M. Soustelle, ministre de l'Information. On sait que depuis la libération un seul journal filmé, les « Actualités françaises », était autorisé à paraître sur nos écrans.

S'il est exact, comme le dit fort justement M. Soustelle, que la presse filmée est aussi nécessaire que la presse imprimée, qu'elle a la haute mission d'informer et d'instruire le public, de lui ouvrir des fenêtres sur le monde, de l'aider à se faire une opinion, il va de soi qu'elle doit être libre et que les « Actualités » ne sauraient être le monopole d'un seul journal.

Cependant, les conditions de la liberté ne sont pas les mêmes pour la presse filmée que pour la presse imprimée. Il ne faut pas confondre en effet liberté commerciale avec liberté d'expression.

La presse imprimée est libre dans la mesure où elle ne dépend pas des puissances d'argent. La France a vu naître, depuis treize mois, de nombreux quotidiens et hebdomadaires qui vivent du produit de leur vente ou de l'apport d'une publicité non déguisée. Ces journaux sont libres parce qu'ils sont indépendants : ils n'appartiennent pas à des hommes d'affaires ou à des « trusts », mais à des journalistes qui s'y expriment sans contrainte. Et ils sont indépendants parce que des millions de lecteurs leur assurent chaque jour des ressources régulières.

Il en est autrement de la presse filmée. Pour sauvegarder son indépendance, la presse filmée ne peut vivre que du produit de ses abonnements. Or sa diffusion est limitée aux quatre mille salles qui projettent des « Actualités ». C'est dire qu'il n'y a pas place en France pour plus de deux ou trois journaux d'actualités vivant du seul bénéfice de leur exploitation. En fait, les journaux d'actualités qui existaient avant la guerre appartenaient tous à de gros consortiums cinématographiques qui y voyaient moins une source directe de

profits qu'un moyen de s'attacher la clientèle des exploitants.

Les commerçants à qui appartenaient ces journaux se souciaient fort peu, on l'imagine, de la mission morale de la presse filmée. Pour eux, une bande d'actualités était une marchandise comme une autre, un véhicule publicitaire dont il s'agissait de tirer le parti le plus avantageux. Il semble donc que la liberté commerciale des actualités soit incompatible avec le rôle social qui leur incombe. Si demain cinq ou six journaux français et étrangers se disputent nos écrans la vie peut devenir impossible pour les journaux filmés indépendants.

Une presse filmée vraiment libre, c'est celle qui offre aux journalistes, aux intellectuels, aux professionnels du reportage le moyen de s'exprimer librement. L'expérience a été tentée par les « Actualités françaises », fondées, sous l'égide du Comité de Libération, par les techniciens et les journalistes qui ont réalisé, dans la clandestinité, le film sur l'insurrection de Paris. Pour la première fois en France, on a vu naître un journal d'actualités, fondé, non par des commerçants, mais par des hommes qui avaient quelque chose à dire. Le résultat, on le connaît : les « Actualités françaises » ont, par leur tenue morale, leurs qualités techniques, relevé le niveau de notre presse filmée. Il ne faudrait pas que la libre concurrence la ramenât à sa médiocrité d'avant-guerre.

Il ne faudrait surtout pas que l'on voie reparaître sous des raisons sociales différentes, mais avec les mêmes capitaux et les mêmes conseils d'administration, les journaux filmés qui se sont associés pendant l'occupation au journal franco-allemand « France Actualités ».

Les lois en vigueur dans la presse imprimée doivent être appliquées dans toute leur rigueur à la presse filmée et les journaux d'actualités qui ont collaboré avec l'ennemi doivent être impitoyablement interdits.



AILLEURS...

- ◆ Gracie Fields engagée en Australie : six films, jusqu'en 1947.
- ◆ Une nouvelle société de production à Damas : films en arabe.
- ◆ Présentation, à Varsovie, de *La Croix gammée* et *la Potence*, sur Maidanek.
- ◆ Succès à Budapest de Parade de la Victoire, film soviétique en couleurs.
- ◆ Paul Grimault, à Prague, des dessins animés franco-tchèques.

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Organe clandestin du cinéma jusqu'au 15 août 1944
Autorisation de paraitre après la Libération : Juin 1945
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL
J.-P. BARROT
Administrateur : G. PILLEMENT.
REDACTION - ADMINISTRATION
100, rue Réaumur - Paris (2^e)
GUT. 80-60 - TUR. 54-40
PUBLICITE
142, rue Montmartre - Paris (2^e)
GUT. 73-40 (3 lignes)
« L'ÉCRAN FRANÇAIS »
n'accepte aucune publicité
cinématographique
ABONNEMENTS
Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.
Compte chèque postal : Paris 5067-78
Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
Les Directeurs-gérants :
Jean VIDAL et Georges PILLEMENT

L'ART plus vrai que la RÉALITÉ

par Claude ROY

ILS sont de la même race, le lecteur qui proclame : *Je ne peux supporter les romans : je n'aime que les mémoires*, et celui-là, spectateur difficile, qui décide : *Je ne vais voir que les documentaires, et me détourne du reste*. On voit bien leur désir, et leur exigence. Ils aiment le réel, et non la fiction, les témoignages authentiques et non l'artifice des fables. Les images des livres, et celles de l'écran, ils les souhaitent immédiates et non concertées, saisies pour eux, avant cette alchimie que les souvenirs et l'imagination, le style et l'art imposent aux instants brûlants du réel qui iront inspirer le romancier ou les auteurs de films.

Le goût de ces amateurs de documents, qui ne le partagera s'il s'agit d'opposer à des inventions médiocres des documentaires bouleversants ? Qui ne préférera la *Croisière noire* ou *Korakoram* à *Patricia* ou le *Voile bleu* ? Et certes, j'aime mieux les oiseaux de Jacques Delamain que les humains d'Henry Bordeaux, je lis plus volontiers les mémoires du sergent Bourgoigne, le capitaine Coignet ou Marbot que tant de feuilletons désolants sur l'Empire et l'Empereur. C'est pourtant tricher que de laisser dévier ainsi le débat que tranchent tout aussitôt les fanatiques de la *tranche de vie*.

★ ★

SI l'on veut bien leur céder que l'art, qui peut être aussi refuge, évasion, transfiguration, peut et doit, avant tout, accomplir la fonction de nous mieux révéler le réel, et le monde où nous vivons, on accordera pourtant malaisément aux ennemis de l'invention que mémoires ou témoignages, documentaires ou actualités soient à ce dessein plus fidèles. Il m'est donné de faire en ce moment, là-dessus, une très passionnante expérience. Le hasard de mes travaux me fait passer les jours au milieu de milliers de mètres de pellicule consacrés précisément à une réalité que j'ai essayé de vivre en spectateur très attentif (professionnellement attentif). A peine ôté l'uniforme du correspondant de guerre, je retrouve la guerre dans les salles de projection et de montage, dans les bobines de cette admirable fresque interalliée, *True Glory* (que Paris après Londres va voir), dans les éléments épars qui retraceront bientôt, assemblés, ce que fut l'Allemagne du printemps dernier, routes charriant la défaite pour l'ennemi, la liberté pour ses esclaves et le chaos pour tout le monde, dans les *flashes* saisissants de combats ou de conquêtes, des victimes et de leurs bourreaux, des misères et des grandeurs de la bataille, images pour lesquelles des opérateurs souvent sont morts (je pense à mon ami Gaston Madru, tué la caméra en main dans Leipzig déjà conquis)...

★ ★

QUAND se rallume la lumière ou se ferme le viseur de la *moviola*, je ne peux me défendre de m'interroger : ai-je retrouvé ici la guerre tout entière, avec son odeur de

soufre et de sang, son climat mortel et fascinant, ses heures interminables et fulgurantes, le goût qu'elle laisse dans la bouche, ce goût que la lecture de *l'Adieu aux armes* ou la projection de la *Grande Illusion* me fait remâcher tout d'un coup, si atrocement, si intensément ?

Honnêtement, non. Certes, ce que m'apportent dans leur brutalité, leur précision, leur gaucherie même, les documentaires et les documents, est irremplaçable. Pour rien au monde il ne faut laisser disparaître ce plan d'un déporté baisant la main d'un soldat, les cent images extraordinaires dont les réalisateurs de *True glory* ont tressé leur chef-d'œuvre, le gros plan de ce géolier nazi venant jeter ses clés sur un tas à nos pieds. Pour rien au monde je ne voudrais renoncer à ces bandes où déjà l'histoire s'organise, se décante, où s'élabore à nos yeux ce qui sera plus tard le style de nos années et la couleur d'un temps. Et cependant...

★ ★

ET cependant, si je songe à l'œuvre idéale, encore future, qui exprimera, comme d'un fruit qu'on serre, la pulpe pourpre des mois d'hier, sans doute n'est-ce point d'un documentaire qu'il s'agit alors, mais d'une *recréation* des documents par la vision d'un grand artiste. Artiste auquel documents, actualités et nos films de montage seront indispensables, oui. Comme le furent les mémoires et les témoignages au Tolstoï immense de l'immense *Guerre et Paix*. Et dont le film sera plus vrai, plus réel encore, plus totalement évocateur que les vraies images rapportées des vrais champs de bataille par de vrais témoins. Même si ces images sont — et c'est souvent le cas — des chefs-d'œuvre. Il n'est de réalité sans des yeux pour la refléter. A chaque image si poignante, si forte soit-elle, rapportée par la caméra des opérateurs, il manque fatalement les contrepoids des visages de ceux qui l'inspirent et de leurs paroles, et du courant de leur pensée affleurant derrière leur regard. L'art du documentaire est toujours, et par essence, analytique. Le montage n'est qu'un magnifique truquage, tentant de reconstituer la synthèse que d'emblée atteint le créateur. Chacun de nous croit avoir vu les obsèques de la reine Victoria — dont il n'a lu pourtant que le sillage, dans les faces des acteurs de *Cavalcade*, dont il n'a fait qu'entendre la rumeur.

★ ★

MONTAGE, musique, commentaires, autant de palliatifs nécessaires et parfois merveilleusement employés à cette native infirmité du témoignage nu. La réalité, il faut pour la recréer la complicité de l'imagination. Le document n'est jamais qu'un reflet, si pur soit-il. Mais la vie même, dans le sens originel du mot, c'est le poète qui la restitue.

Poète, au sens originel du mot, celui qui *fait*. Demiurge dont le regard invente une vérité plus vraie que la vérité.



Un témoignage de notre temps : « Home Coming » (Le Retour), dont voici une image, film franco-américain sur les populations déportées en Allemagne.

flashes

PARIS

- ◆ Retour des extérieurs du Bataillon du Giel : paralysie faciale de Bussières.
- ◆ Jean Tissier, prochainement, dans *On demande un ménage*.
- ◆ Raymond Bernard : un scénario de *Companeez*, *Adieu chéri*, avec *Danielle D'x*.
- ◆ Bientôt *Fantasia*, *Pinocchio* et *Bambi* de Walt D'y, qui seront doublés à Paris.

la RADIO S'APPREND AUSSI PAR correspondance ENVOI GRATUIT DU GUIDE DES CARRIÈRES

ECOLE CENTRALE DE T.S.F.
12, RUE DE LA LUNE - PARIS
PUBLICITÉS RÉUNIES

- ◆ Raimu dans *Baudouin des Mines*, d'après O.-P. Gilbert, réalisation de Berthomieu.
- ◆ H.-G. Clouzot, à Londres. *Le Petit Café*, avec F'del et Maurice Ch'ér.
- ◆ Leçon de conduite, nouveau film de Gilles Grangier : *Odette J'x*, *Alerme et Tissier*.
- ◆ Carlo Rim, deux scénarios : *L'insaisissable Frédéric*, pour Richard Pottier, et *Ramsès* n'est pas mort.

HOLLYWOOD

- ◆ Rentrée de Harold Lloyd : Le Péché d'Harold ; scénario de Preston Sturges, production Howard Hughes.
- ◆ Cary G't, Ingrid B'nn et Claude Rains dans *Très connu* d'Al. Hitchcock.
- ◆ Prochain *Capra* : Le plus grand cadeau avec Gary Cooper.
- ◆ Exclusivité à San-F'sco de *Ces Dames aux Chapeaux verts*.
- ◆ *Fre-A're* renoncera à la danse (maladie de cœur) et deviendrait producteur.
- ◆ Lane Turner à l'hôpital : fatiguée après les extérieurs du *Facteur sonne* t.d.f.
- ◆ Annabella en tournée pour trois mois.
- ◆ Chaque film de Walt D'y en dix langues (y compris l'hindoustani).
- ◆ Preston Sturges, *Coloïaba*, d'après Mérimée.

Margot va pleurer: ON TOURNE "ROGER-LA-HONTE" !

MARGOT est cette jeune personne très sensible qui, si l'on en croit le poète, pleurerait à chaudes larmes lorsque, sur la scène de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin, le traître usait d'infâmes moyens pour séduire la pauvre innocente ou faire accuser le jeune homme au cœur pur. A cette époque, elle portait un bonnet de dentelles, et le théâtre était éclairé au gaz.

Le progrès étant venu, Margot a aujourd'hui une coiffure swing et va voir les mélés au cinéma du coin. Mais cette motorisation n'a rien changé à son émotivité, et l'esquimaux qu'elle suce à l'entr'acte suffit à peine à calmer son chagrin.

Margot, un petit conseil : prépare déjà des mouchoirs, beaucoup de mouchoirs... On tourne *Roger la Honte*... Et en deux épisodes !

A COTE de *Roger la Honte*, roman-océan de Pierre Marie, *Autant en emporte le vent* est un opuscule-goutte d'eau, un quotidien actuel, moins que rien. Et la vie de Scarlett est d'une platitude écœurante comparée à celle de ce pauvre garçon...

Roger la Honte est un personnage de tragédie grecque. Fatalité, destin, dieux, tout s'acharne après lui. Un type dans le genre d'Edipe, complexe en moins. Mais son cas est beaucoup plus compliqué que

celui du chercheur de devinettes, car possédant une noblesse de sentiments qu'on ne rencontre que chez les héros de Racine, il se trouve devoir faire face à des situations cornéliennes... L'addition de ces hautes littératures tragiques donne un mélo. Curieux.

Non, Margot, si tu ne connais pas l'histoire — ce qui m'étonnerait — je ne te la raconterai pas. D'abord pour ne pas te faire pleurer, et surtout parce que je m'embrouillerais dans l'intrigue.

Le directeur de production, qui est un homme pratique, la résume en deux mots : Une erreur judiciaire.

Le premier tour de manivelle a été donné au crépuscule dans un hôtel particulier abandonné, retapé pour la circonstance.

L'heure convenait à une aussi sombre histoire.

Projecteurs sur les arbres, jets d'eau dans le bassin, acteurs costumés, odeur du tabac américain, tout cela, avait un petit air de fête nocturne du plus charmant effet.

Le temps menaçait bien un peu, mais on ne s'en occupait pas, et tout le monde travaillait en pleine euphorie.

Au début d'un film on travaille toujours en pleine euphorie, la production entière navigue dans le charme. C'est le meilleur moment pour aller faire un reportage...



Au doux bruit de la pluie comme il fait bon dormir...



Les cris, la nervosité, la mauvaise humeur n'apparaissent qu'au bout de quelque temps.

Des plans succédaient aux plans, il n'y avait pas une minute de retard sur l'horaire établi. On tournait le crime.

Oui, Margot, il s'agit bien du crime que... qui...

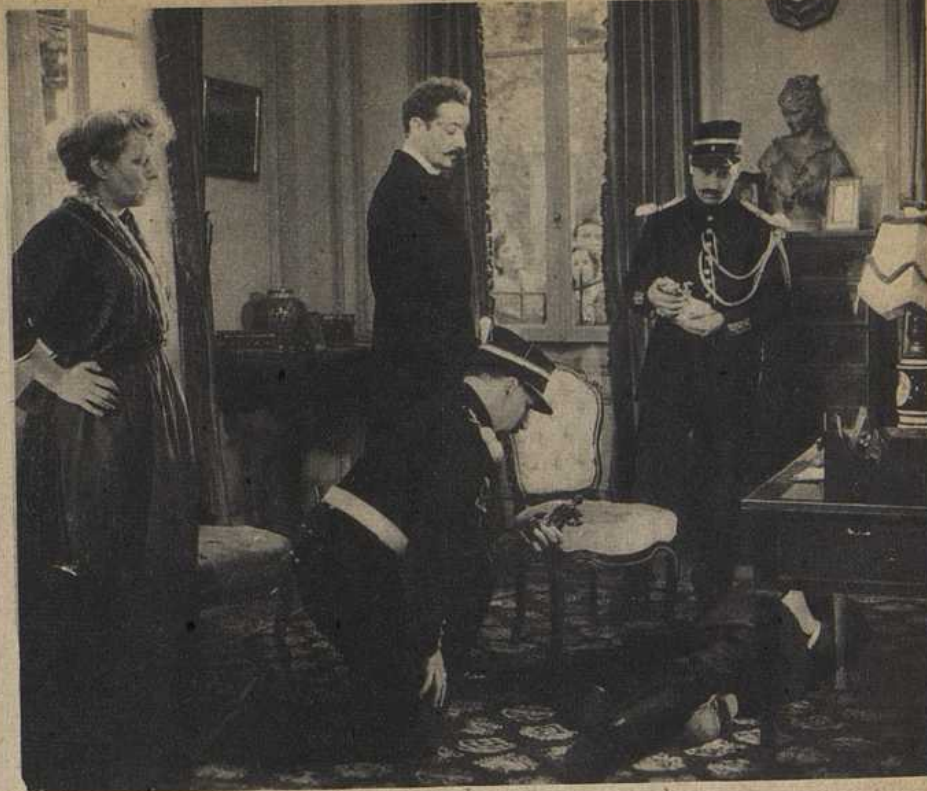
Bref on tournait le crime. La nuit s'avancait, tout allait très bien. De leur balcon, la femme et la petite fille de Roger (qui, à ce moment du film, n'est pas encore « La Honte ») regardaient, horrifiées, l'assassin qu'elles croient reconnaître lever son homicide presse-papier, quand, catastrophe, le déluge se déclencha...

En cinq minutes, les plates-bandes furent transformées en lac. Un à un on éteignit les projecteurs. Sous la marquise du Perron, techniciens, machinistes, acteurs, producteurs, visiteurs regardaient l'élégant décor virer peu à peu au décor pour crime crapuleux dans pavillon de banlieue...

Impossible de tourner. Les acteurs remontèrent dans les pièces de la villa qui leur servent de loges, les techniciens



Jean Tissier et Paul Bernard.



Un crime affreux... « Roger-la-Honte » est l'histoire d'une erreur judiciaire.

se groupèrent, les machinistes cherchèrent un coin pour dormir, les producteurs, assis dans le hall, parlèrent du film. Et en les écoutant, j'appris des choses...

J'APPRIS que le film était en préparation depuis dix-huit mois et qu'on ne tournera maintenant que le premier épisode, ou plus exactement la première « partie ». La seconde sera tournée dans six mois.

J'appris que Caillatte, qui met le film en scène, a également collaboré au scénario et au découpage et que le roman de Pierre Marie est tellement bien construit que les adaptateurs ne peuvent supprimer un personnage, si petit soit-il, sous peine de voir le savant échafaudage s'écrouler complètement.

J'appris que *Roger la Honte* doit être un film passionnant, mais que ne pouvant vraiment « tenir le coup » qu'à condition d'être très bien joué, on a fait appel à un nombre impressionnant de vedettes.

Lucien Coedel joue Roger. Autour de lui : Paul Bernard, Maria Casarès, Renée Devillers, Louis Salou, Jean Debucourt, Jean Tissier, Rélys, Paulette Dubost, Gabriello, Léonce Corne, etc., etc.

J'appris que le décor qui était en train de fondre avait coûté plus de 400.000 francs. J'étais très impressionné...

Il pleuvait toujours. Le petit matin ne devait plus être loin. Les gens de la production baillaient à se décrocher la mâchoire et calculaient que toute cette eau allait leur coûter bien cher. Un délicat bruit de ronflements venait des endroits sombres, mêlé à celui de l'averse sur les arbres du jardin.

Oh ! bruit doux de la pluie... Tu parles ! Margot, lorsque, calée dans ton fauteuil, tu frémiras en voyant le fameux crime, pense à moi, qui, la nuit où il fut tourné, ai eu tellement sommeil. — J. S.



Lucien Coedel — Roger qui n'est pas encore la Honte...



(De notre correspondant à Nice)

MEME en vacances, Marcel Carné est un homme très occupé.

— Je reste quelques jours à Cannes puis, avec Prévert, nous irons nous installer à Saint-Paul-de-Vence. Nous avons encore beaucoup de travail, dialogue, découpage, etc. Le thème principal du film est tiré d'un ballet de Prévert ; le titre : *Le Rendez-vous ou le Destin se promène la nuit*.

L'action se passe en une seule nuit, du crépuscule aux premières lueurs de l'aube. L'histoire comporte quelques scènes violentes, mais le film n'est pas réaliste : il s'apparente plutôt à « fantastique social », selon l'excellente formule de Mac Orlan.

Et il parle en poète de son sujet : — Prévert et moi avons situé nos personnages dans ce quartier de Paris qui va de la porte de la Chapelle à la porte

“Mon prochain film? Avec Marlène”

Nous dit Marcel CARNÉ

— Que pensez-vous du cinéma français, de son avenir ?

— On ne voit pas encore très bien quelles seront les tendances du nouveau cinéma français. Pour l'instant, il n'y a aucune unité, les efforts sont dispersés. Evidemment, pendant l'occupation, l'orientation était plus définie ; il fallait avant tout échapper aux censures de Vichy, à celles des Allemands. Echapper aussi à l'atmosphère de guerre, se réfugier dans le fantastique et l'irréel et, avant tout : tenir.

Quant à l'avenir du cinéma, je dirai, comme René Clair : « C'est uniquement une question de gouvernement. » Des réformes sérieuses s'imposent dans tous les domaines, une des plus efficaces, à mon sens, serait la détaxe des films de qualité ou de recherche. Quand ces derniers seront moins taxés que les autres, les directeurs de salles les prendront de préférence. En ce qui concerne les impôts écrasants actuels, voulez-vous quelques chiffres, à titre d'exemple ? *Les Enfants du paradis* totalisent à ce jour en exclusivité à Paris trente et un millions de recette. Eh bien ! là-dessus, le producteur encaisse à peine neuf millions ! Par ailleurs, il faudrait également protéger les films ; les directeurs de salles ne se gênent pas, ici et là, pour effectuer des coupures, à tort et à travers, supprimer parfois une bobine entière de pellicule. Est-ce tolérable ?

Colette CARIOU.

de la Villette, du canal de l'Ourcq au métro aérien et que sillonnent les chemins de fer du Nord et de l'Est... C'est dans cette atmosphère d'eau noire, de fer et de feu qu'acteurs et techniciens seront appelés à tourner vingt-deux nuits d'hiver, dès la fin novembre...

L'histoire est, avant tout, une histoire d'amour, avec des heurts très violents entre Jean Gabin et Serge Reggiani, mais elle est aussi une histoire actuelle, se déroulant pendant l'hiver qui suit la libération.

— Jean Gabin, Serge Reggiani, Carrette, qui avez-vous encore comme interprètes ?

— Marlène Dietrich. Marlène joue le rôle d'une enfant native de la Villette partie toute jeune à l'étranger, Angleterre, Amérique, où elle s'est mariée assez richement et qui revient, par nostalgie, dans le quartier de son enfance. Paul Meurisse est le mari, Serge Reggiani le frère de Marlène. Jean Vilar sera le père de Marlène.

Le film comportera deux chansons, *Les Amoureux* et *Feuilles mortes*, cette dernière chantée par Marlène. Les paroles sont évidemment de Prévert et la musique de Kosma. J'attends demain Trauner, le décorateur, avec des documents pour les trois principaux décors du film : une station de métro aérien, un coin de Paris avec un chantier de démolition et le canal de l'Ourcq, dont une partie importante sera sans doute reconstituée aux studios de la Victorine, à Nice, en février prochain.

Je lui pose enfin une grave question :



De haut en bas : Teresa Wright, Joseph Cotten et Henry Travers dans « L'Ombre d'un doute ».

LES CRITIQUES DE LA SEMAINE

« L'Ombre d'un doute »

« Shadow of a doubt ».
Film américain sous-titré.
Réalisateur : Alfred Hitchcock.
Scénaristes : Th. Wilder, Selly Benson, Alma Réville.
D'après l'œuvre originale de Gordon Mc Donnell.
Interprètes : Teresa Wright, Joseph Cotten, Macdonald Carey, Henry Travers, Patricia Collings.
Production : Universal.

Un film policier, dit l'affiche. Hélas oui, un film policier comme tant d'autres, qui n'évite aucun des poncifs que le citoyen américain moyen aime à retrouver dans son cinéma. Mais un film qui aurait pu être autre chose et qui atteint parfois à une espèce de grandeur hallucinante et dure. Au nom de ces velléités « L'Ombre d'un doute » mérite incontestablement l'attention.

La scène se passe dans une de ces familles provinciales, moyennes et idéales, auxquelles l'apologétique sociale d'Hollywood s'attache spécialement depuis la guerre (voir « Our Town », « Human Comedy » et d'autres). Papa employé de banque, maman gaie et courageuse comme Fay Bainter elle-même. Grande fille jolie et pure. Fille cadette avec nattes et lunettes... C'est dans ce paradis des amours familiales qu'arrive oncle Charlie.

Oncle Charlie est le frère de la maman. Mais sa jeunesse relative en fait l'enfant gâté de la famille. Oncle Charlie est beau, fort et intelligent et, cette fois-ci, il est riche. Il vient comme le père Noël, les bras chargés de cadeaux. Mais le plus beau cadeau, c'est cette bague d'émeraude qu'il glisse au doigt de sa nièce.

Sur la bague pourtant sont gravées des initiales étranges. Le lendemain deux reporters se présentent qui veulent absolument photographier oncle Charlie. Oncle Charlie déchire dans le journal du matin un article qui l'a fait pâlir. Il tient parfois d'étranges propos sur le monde en général et les vieilles femmes riches, en particulier. L'ombre d'un doute inquiète la jeune fille. Elle veut savoir et ce qu'elle découvre est effrayant. Oncle Charlie, ce bel archange, a assassiné trois richissimes veuves. Les reporters étaient des détectives : de la photo qu'ils voulaient prendre dépendait l'arrestation.

Elle n'aura pas lieu. La police lancée par ailleurs sur une fausse piste croit avoir découvert l'assassin des « veuves joyeuses ». Le jeune homme, débarrassé des détectives voudrait demeurer dans la paix familiale, mais la présence de sa nièce pèse sur lui comme une menace : il essaiera par trois fois de la tuer. Le film va-t-il finir sur ce gros plan atroce des doigts qui lâchent un à un la poignée de cuivre d'une portière de train ?

La justice immanente des mélodrames retrouve au bon moment ses droits : oncle Charlie tombe sur le ballast, ce qui permet à Teresa Wright d'épouser le jeune détective qu'elle a connu au cours de l'enquête.

Le scénariste et le metteur en scène n'ont visiblement pas eu le courage d'aller au bout de leur sujet. Il y avait là les éléments d'une profonde étude de mœurs et de caractère. Le personnage d'oncle Charlie, si sa psychologie avait été plus fermement affirmée, aurait transformé cette peinture complaisante de la vie provinciale en une satire d'autant plus pénétrante.

La mise en scène révèle d'ailleurs, par éclair, ce qu'aurait dû être le film s'il avait délibérément choisi entre les poncifs du genre et son véritable sujet. Je songe à cette main tordant un papier comme une gorge de femme, à tel plan dans l'escalier où l'assassin sent peser sur lui le regard de la jeune fille, à tel gros plan où un imperceptible changement de regard de Joseph Cotten nous découvre un désespoir impitoyable de damné.

La preuve est faite une fois de plus que si le cinéma atteint si rarement à la qualité de la grande littérature américaine ce n'est pas que les possibilités d'expression de l'écran soient inférieures à celles du livre, mais seulement que le cinéma recule devant les exigences normales de l'art.

André BAZIN.

« Berlin »

Documentaire russe.
Réalisateur : I. Raifman, V. Chptkovsky, E. Volk, A. Ouffoltzer.
Production : Intorgkino.

Il s'agit de la dernière grande opération stratégique conçue et exécutée par l'armée rouge dans le but de franchir l'Oder, de procéder à l'enveloppement de Berlin et de parvenir ainsi à réduire la suprême résistance de la Wehrmacht. Et cette opération nous est fort rationnellement exposée par les cinéastes soviétiques ; on y entremêle des vues de Joukov et des autres maréchaux surveillant le déroulement de l'offensive. Mais la partie la plus exaltante est naturellement la série de plans qui décrivent les âpres combats de rues, jusqu'au moment extraordinaire où une poignée de soldats (et de soldates) parvient à hisser le drapeau rouge sur le Reichstag. Le film se termine par la signature de la reddition. — Keitel, monoclé et gourmé, face à Joukov et aux représentants des armées alliées. — F.

« Légende Fantastique »

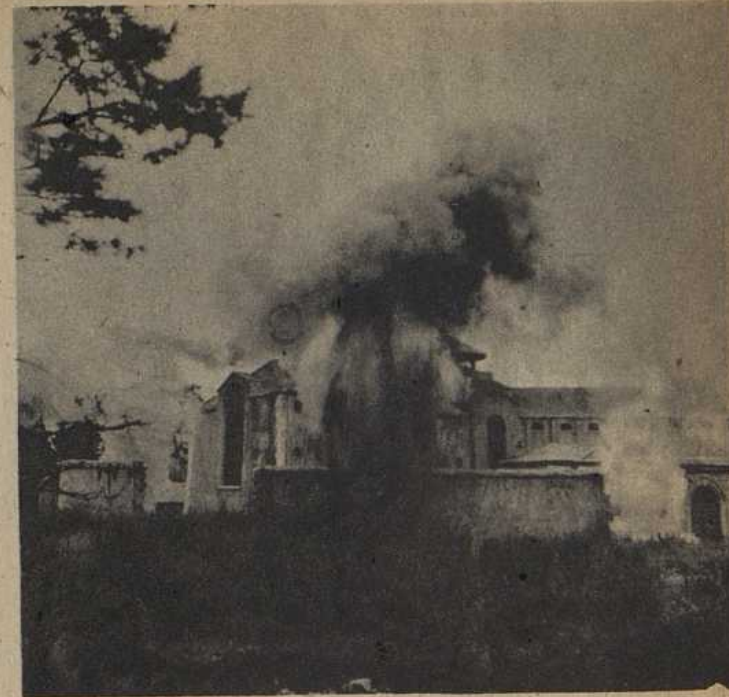
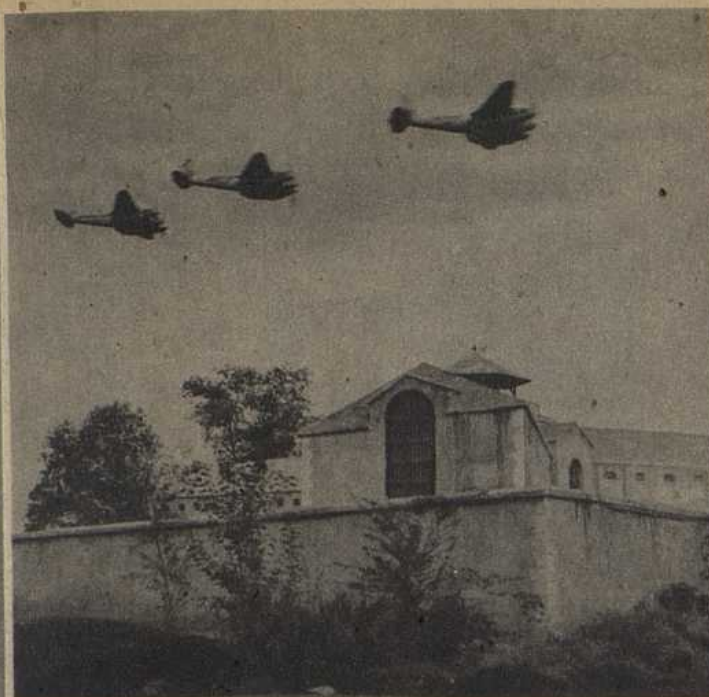
Film russe.
Réalisateur : Alex Row.
Scénaristes : V. Schweitzer, Alex Row.
Interprètes : O. Stolgarov, A. Chiriev, G. Gregoriev, G. Miller.
Production : Intorgkino.

Le sujet de ce conte de fées appartient à la même espèce que celui de « Blondine » ou même des premiers films de Méliès : c'est-à-dire qu'il est naïf, charmant et apparemment facile à imaginer, en réalité aussi peu cinématographique que possible. Il s'agit d'une jeune paysanne, au temps de Rurik, dont le village est détruit par des hordes barbares, et qui se voit enlevée par le ténébreux roi Katscheï ; le fiancé de la jeune personne, guerrier courageux, parvient, avec l'aide d'un Oriental, à détruire le pouvoir de Katscheï et à libérer la jeune endormie.

Deux séries de remarques sont à faire : d'abord sur le sens particulier que l'on attache à ce conte. Le héros est un héros russe, et c'est avec l'aide d'une poignée de terre russe qu'il parvient à défaire le méchant ; il est beaucoup question, d'un bout de l'histoire à l'autre, de l'amour de sa patrie. Quant à l'Oriental qui s'allie au héros, on se demande s'il ne symbolise pas la Russie transcaucasienne ou transsibérienne. Le roi Katscheï, lui, est assez affreux pour désigner Hitler aussi bien que tout autre ennemi éventuel.

Seconde série de remarques : la qualité technique de la réalisation est correcte. Outre de jolis paysages, on y trouve de bons truquages (le vieux champignon qui parle est gentil comme tout) et d'adroites maquettes. De temps à autre, on pense avec regret à cet étrange, à ce baroque film italien qui s'intitulait la « Couronne de fer »... Et c'est, en fin de compte, un compliment. — F.

La R.A.F. bombarde Amiens à Epinay



L'ESCADRILLE DE BOMBARDEMENT ARRIVE AU-DESSUS DE LA PRISON : LE MUR SAUTE...



Le colonel Meakin et le capitaine Barns, de la R.A.F., règlent les détails de l'opération avec Henry Calef.

La script-girl au téléphone installée sur le terrain.

Protégé par un auvent et un casque, Claude Renoir, l'opérateur.

Les avions ont passé. Voici les effets du « bombardement ».



Photos LIDO.

À début de 1944, des avions anglais, venant bombarder la prison d'Amiens, libèrent les détenus qui s'y trouvaient.

Cet exploit, autour duquel a été bâti le scénario de « Jéricho », était reconstitué, l'autre jour, lors des prises de vues du film d'Henry Calef.

Les avions étaient de vrais avions « Mosquitos », pilotés par de vrais équipages de la R.A.F., qui comptent parmi eux quelques authentiques participants du raid sur Amiens.

Mais, au lieu de partir d'Angleterre, ils s'envolaient du Bourget à destination d'Epinay où la prison d'Amiens était reconstituée.

CINÉASTES casqués, aviateurs, journalistes se tenaient à une certaine distance. Soudain, six avions apparurent.

Ils passaient au-dessus de la prison lorsqu'une explosion retentit. Un pan de mur s'écroula.

Quand la fumée se fut dissipée, une immense brèche apparut dans le mur d'enceinte. La R.A.F. avait fait du bon travail !

Pas seulement la R.A.F., les techniciens du film aussi. Car Henri Calef n'a pas poussé la vraisemblance jusqu'à organiser un véritable bombardement. La brèche a été faite par des charges d'explosifs disposés au sol. La difficulté consistait à faire partir la charge au moment précis du passage des avions. Pour coordonner les mouvements, un téléphone de campagne reliait directement la piste d'envol du Bourget à Epinay.

Et tout s'est fort bien passé. Les dégâts furent purement matériels...



« La Route au tabac » : sensuelle et primitive, Ward Bond (ici aux côtés de Gene Turney) est la seule interprète qui s'apparente aux personnages de Caldwell.

DU "MOUCHARD" AUX "RAISINS DE LA COLÈRE"

JOHN FORD, inégal et brillant

par Georges SADOUL

Le public français admire John Ford — qui avait mené à partir de 1924 une carrière américaine sans grand éclat — depuis qu'il y a plus de dix ans Paris applaudit coup sur coup trois films également remarquables : *Toute la Ville en parle*, l'éblouissant vaudeville du gangstérisme, *La Patrouille perdue*, tragédie du désert, nue comme le sable, dépouillée comme la mort, et *Le Mouchard* ou les artifices du décor, des éclairages et des brumes frôlaient le mélodrame sans y tomber.

Les espoirs qu'autorisaient ces réussites si diverses de John Ford ne semblèrent pas se confirmer dans les années qui suivirent. *La Charrue et les Etoiles* recommençait *Le Mouchard* ; mais le scénario était médiocre, le carton-pâte ne passe plus inaperçu et la ficelle des effets trop sûrs se montra. *Je n'ai pas tué Lincoln* fut une déclamation pleine de pathos mais non de pathétique. *Marte Stuart* s'empêtra dans ses cotillons historiques, et, s'il faut parler de *Cinq Hommes et une Prière*, c'est pour dire que le film était bon à siffler.

Le talent de Ford paraissait évanoui lorsque, à la veille de la guerre, apparut *Stage Coach* (*La Diligence*), cette *Chevauchée fantastique* où resurgissaient tous les dons de *La Patrouille perdue*. Les vertus du dépouillement et de l'humanité transfigurèrent et magnifièrent un thème qui date des origines du cinéma, puisque l'Anglais Mottershaw fut le premier à le traiter, en 1902, dans son *Attaque d'une diligence au siècle dernier*.

Après ce triomphe, le rideau de fer des hostilités s'abattit aussitôt sur l'Atlantique. Et, la paix revenue, nous voici devant de nombreux films de John Ford : *Sur la piste des Mohawks*, *Le Jeune Lincoln*, *La Route au tabac*, *Qu'elle est verte ma Vallée*, *Le Long Voyage*, *Les Raisins de la colère*. Celles de ces œuvres qui étaient encore inconnues en France, nous avons pu les voir au congrès de Bâle, où avait été fort opportunément organisé un festival John Ford.

Le bilan de ces six années de John Ford est au moins aussi inégal que celui des six années précédentes. On peut admettre que *La Piste des Mohawks* fut pour lui le moyen de connaître les possibilités de la couleur ; mais la réussite d'une scène n'arrive pas à élever le film au-dessus de la production commerciale courante. *Le Jeune Lincoln* est une grande fresque



« Les Raisins de la colère. » Les paysans, chassés de leurs terres, mènent une existence errante et misérable. La nuit les a réunis dans un camp ; un homme chante. Les autres, silencieux, s'efforcent d'oublier leur atroce destin. Ci-dessous : Henry Fonda, l'un des principaux personnages du film.



officielle, lente et compassée, aussi ennuyeuse qu'un Puviv de Chavannes.

Le Long Voyage a été très discuté. Je me suis rangé dans le camp de ses adversaires. Je répéterai donc, avec quelque injustice sans doute, que l'habileté des éclairages et les recherches de style n'empêchent pas ce pâteux récit, dépourvu de toute chaleur humaine, d'être le comble du *Film d'art*, dans le sens que donnait Gabriele d'Annunzio à cette expression en 1912.

La Route au Tabac, c'est d'abord un admirable roman d'Erskine Caldwell, une œuvre forte et brutale comme *La Terre* ou *Jacquou le Croquant* chez nous. Les paysans y sont réduits par la misère et les usuriers des banques aux instincts élémentaires de l'estomac et du sexe : les porcs dévorent les vieillards inutiles, les amoureuses ont la bouche fendue par un bec de lièvre et la terre finit par rôti ses enfants.

Ford a délibérément trahi l'œuvre où il prit son scénario. Le film se déroule non dans les champs mais dans un grand parc abandonné ; il bavarde comme toute plate adaptation d'un succès de Broadway et les paysans de Caldwell sont devenus d'effarants excentriques, aussi illogiques mais moins drôles que les Ritz brothers. Le drame est devenu une farce, qu'un *deus ex machina*, arbitrairement introduit dans l'action, vient dénoncer en idylle : imaginons, par comparaison, le roman de Zola se terminant par un mariage et l'entrée du grand-père dans une confortable pension de famille. De telles trahisons sont d'autant plus près d'être déshonorantes que la direction des acteurs, le découpage et la photographie sont aussi médiocres que négligés.

Dans *Qu'elle est verte ma Vallée*, John Ford a fait preuve de plus de conscience professionnelle. Le décor et la prise de vue sont soignés, mais le ton est celui d'un triste préchi-prêcha, rempli de sanglots, de catastrophes prévues dès la première image, de croix de ma mère et d'amourettes bêtifiées. Le mariage de la fille du mineur et du président du conseil d'administration serait admissible dans une comédie-bouffe mais non dans une œuvre qui se veut réaliste, sans être jamais vraie ou même vraisemblable.

Les nécessités de la profession n'excusent pas tant d'erreurs. Il faut tenir Ford pour un très grand artisan, non pour un artiste. Il paraît plus tributaire des acteurs — qu'il dirige généralement à la perfection, — et des scénarios, dont il tire souvent le meilleur parti, que de sa propre personnalité. Beaucoup de médiocrités, quelques très grandes réussites, comme chez nous Duvivier, par exemple. Mais les réussites de Ford sont de très grand format et confinent au chef-d'œuvre. Tels *Les Raisins de la colère*.

La diligence de la *Chevauchée fantastique* est maintenant un vieux camion chargé des matelas de l'exode, mais c'est

(Suite page 15.)



Une scène caractéristique de « Qu'elle est verte, ma vallée ! »

SEUL, VOTRE HOROSCOPE

psychologique (CARACTERE, CAPACITES, DESTIN) vous permettra d'améliorer votre sort

M. Roland DERKUM

Service 26, 15, rue Laurent-Carle, LYON
Envoyez spécimen d'écriture, date, heure et lieu de naiss. Etude complète 50 fr.

Sous l'égide de la Direction générale de la Cinématographie...

L'INSTITUT DES HAUTES ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

prépare aux carrières suivantes :

Réalisation — Production (concours fin juin 1946)

Ingénieur de son (concours fin août 1946)

Architectes-décorateur de films (concours fin septembre 1946)

Créateurs de costumes (concours fin septembre 1946)

Opérateurs de prises de vues

PRISONNIERS, DÉPORTÉS POLITIQUES, MOBILISÉS, CONDITIONS SPÉCIALES D'ADMISSION.

Pour tous renseignements, s'adresser 6, rue de Penthièvre, Paris-8^e ANJ. 38-54

Musiciens — Chanteurs — Comédiens
Danseurs des deux sexes désirant faire
Music-hall — Théâtre — Orchestre
COURS GRATUITS — INSCRIPTIONS
du 4 au 13 octobre de 10 à 13 heures
à PARIS-SPECTACLES-LIBERATION.
25, r. Montsouris, Paris, Dir. : J. HEUZE

ACADÉMIE DE DANSE BARADUC

55 bis, rue de Ponthieu, Paris (8^e)
LECONS - Cours d'ensemble. ELY. 07-30

Parfums

RIVAL

ONDES
BOIS DU SUD
POIVRE

35, r. Marbeuf. PARIS

ABONNEZ-VOUS à l'ECRAN FRANÇAIS

Six mois : 250 fr. — Un an : 500 fr.
Compte chèque postal : Paris 5067-78.

THÉÂTRES

THEATRE MONCEAU
GIL ROLAND et Pierre JOURDAN
MONSIEUR FRANÇOIS LIBRAIRE

PARIS

Un envoyé très spécial

Le ministère de l'Information vient d'envoyer un chargé de mission en Angleterre et aux Etats-Unis pour y étudier certaines questions relatives au cinéma. L'initiative était opportune. Le choix du chargé de mission l'est moins. Qui croyez-vous que l'on ait désigné ? Un réalisateur fameux ? Un professionnel averti ? Non point. L'envoyé officiel dont il s'agit n'est autre que M. Bernheim, impresario de son état. M. Bernheim possède-t-il du cinéma une connaissance suffisante pour mener à bien des pourparlers délicats ? Il est permis d'en douter. Et il est fâcheux qu'il n'ait pas jugé bon de consulter avant son départ les organismes professionnels qui luttent, depuis un an, pour la défense et la sauvegarde du film français. Si des raisons extra-cinématographiques ont dicté le choix de M. Bernheim, nous demandons à les connaître. Parce qu'en somme il eut été logique que les intérêts de notre cinéma fussent défendus par un membre de la profession. Surtout à un moment où nos relations avec l'Amérique sont, sur le plan cinématographique, quelque peu tendues...

De Latre dans Fils de France

L'HOMME le plus photographié de France, le général de Latre de Tassigny, va tourner un film :

De Latre paraîtra deux fois, d'abord devant une carte immense où il commentera avec éloquence ses plans de bataille, puis dans une scène où il aidera un jeune soldat à mourir.

Dans le scénario original, ce jeune soldat était un pauvre garçon sans famille qui, depuis qu'il se battait, n'avait jamais regu la moindre lettre. Au dernier moment, le vaguemestre lui apportait une enveloppe contenant une feuille d'impôt. L'Etat lui réclamait un arriéré de 16 fr. 50. Un camarade au grand cœur avait heureusement la

présence d'esprit de prétendre que l'avis du percepteur était en réalité une lettre d'amour et il la lisait, en pleurant, au moribond extasié...

De Latre fit changer la scène. C'est lui qui ouvrira l'enveloppe et il dira au soldat :
— Mon petit, c'est la France qui t'écrit.

Deux revenants

Il n'y aura pas eu longtemps à attendre ! La guerre est à peine terminée, et l'on voit déjà poindre le bout de l'oreille de quelques importants personnages du cinéma allemand qui, hier encore, tournaient allègrement sous le signe de la croix gammée. C'est ainsi que l'on a pu rencontrer ces derniers jours à Paris le metteur en scène Tourjansky à la recherche sans doute d'un producteur disposé à financer son prochain film français ! Tourjansky fit pendant de longues années la pluie et le beau temps à la U.F.A. où il était le détenteur de ce record enviable : metteur en scène le plus payé. Aujourd'hui, Tourjansky se souvient qu'il est Russe...

L'autre revenant, aperçu à Paris, est G.-W. Pabst qui avait quitté l'Allemagne longtemps

avant 1939, avait tourné plusieurs films à Hollywood et à Paris et avait rejoint dare-dare Berlin quelques mois avant la guerre. Sa position internationale et, on peut le dire, son talent, lui eussent assuré l'hospitalité entre 1939 et 1944 au moins en Angleterre et en Amérique où les Conrad Veidt, Elisabeth Bergner, Remarque, Pommer et autres ressortissants allemands ne furent jamais à notre connaissance inquiétés. Pabst qui tourna, pendant le conflit, à Munich est venu à Paris pour représenter le cinéma autrichien... est, en effet, Autrichien, mais avait parfaitement accepté les conséquences de l'Anschluss en ralliant l'Allemagne après 1938.

Nous pensons qu'une telle hâte à reparaître sur le sol parisien est au moins indécente.



AVANT de regagner la Californie, Jean-Pierre Aumont parcourut les Etats-Unis et prononça de nombreuses conférences dans les universités et dans les camps d'aviateurs où, nous écrivit-il, « les jeunes Américains ne demandent qu'à nous aimer et sont anxieux de savoir le plus de choses possibles sur notre pays ».

Jean-Pierre Aumont parla de la situation en France, de l'épopée de notre armée dont il fut l'un des glorieux soldats.

Jean-Pierre Aumont, toutefois, n'oublie pas qu'il est comédien. Avant d'être engagé dans les troupes de débarquement, il avait tourné, avec Susan Peters, « Mission en Bretagne » ; pour son deuxième film, que Sam Wood réalise actuellement, on lui a donné pour parte-

Du gardénal pour Isidore

DANS Les J. 3, le film, il y a un personnage encombrant. Il s'appelle Isidore et occupe à lui seul, sur le plateau, plus de monde que toutes les vedettes réunies avec leurs coiffeurs et maquilleurs. Mais il a mauvais caractère, grogne, s'agite et fait des caprices. Avant chaque prise de vues on doit lui administrer une confortable dose de gardénal sous peine d'obtenir une bande sonore tonitruante.

Car Isidore est un cochon exagérément bruyant. On ne lui en demande pas tant.

Le metteur en scène s'inquiète fort du volume d'Isidore. Il engraisse à vue d'œil et les scènes

Le film d'Ariane



tournées « a quelques jours d'intervalle risquent de ne plus se raccorder... C'est à qui, en effet, soignera le mieux Isidore : il est ainsi soumis à un régime intense de suralimentation. Car chacun espère, à la fin du film, hériter quelques jambons et andouillettes.

En plein accord avec M. Pineau !



nnaire Ginger Rogers... Cela montre dans quelle estime le tiennent les cinéastes américains. Ce film, intitulé « Heartbeat », est la traduction américaine de « Battement de cœur », l'un des plus grands succès comiques français d'avant guerre. Les rôles joués ici par Danielle Darrieux, Claude Dauphin et André Luguet sont tenus, dans la version américaine, par Ginger Rogers, J.-P. Aumont et Adolphe Menjou.

Après « Heartbeat », J.-P. Aumont tournera un grand film musical en couleurs. Quant à Maria Montès (ci-dessus), Mme Pierre Aumont (les Américains ont supprimé le premier prénom de notre compatriote), elle va, après une longue et grave maladie, tourner « Tangiers » pour Universal avec qui elle s'est réconciliée...

Tradition...

MALGRE ses audaces et son génie créateur, la peinture de chez nous garde un caractère bien français. L'inauguration d'une nouvelle galerie d'art vient d'être l'illustration frappante de cette vérité. Les personnalités les plus brillantes des Beaux-Arts se réunirent à cette occasion, autour de la nouvelle-née, comme faisaient jadis les bonnes fées. Mais, comme s'il avait fallu une preuve supplémentaire de respect des traditions, le Cognac Camus, sympathique invité que tous surent apprécier, apporta à cet élégant tableau une dernière touche de qualité.

JOHNSTON remplace HAYS comme "CZAR" du Cinéma

Eric Allen Johnston, président de la Chambre de commerce des Etats-Unis, est aujourd'hui le nouveau « czar » de l'industrie américaine du cinéma, dont le chiffre d'affaires atteint deux milliards de dollars. Il succède ainsi à William H. Hays en qualité de président des « Producteurs et distributeurs de films d'Amérique ». Toutefois, M. Hays, qui fut directeur général des Postes dans l'administration Harding et le premier chef de l'industrie du film depuis le mois de mars 1922, n'abandonnera pas le cinéma pour autant. Il sera, en effet, le conseiller de son successeur, aux appointements de 100.000 dollars par an. Quant à M. Johnston, il disposera, lui, d'un budget personnel de 150.000 dollars et 50.000 dollars pour les frais.

En acceptant de devenir le « czar » du cinéma, M. Eric Johnston a fait savoir qu'il comptait modifier les méthodes de son prédécesseur et mettre à l'épreuve un projet qu'il avait élaboré lors de ses voyages en Amérique du Sud, en Angleterre et en Russie.

Le programme de M. Johnston pour l'industrie du film comprend les cinq points suivants :

1) Création d'un « Institut du cinéma », pour permettre à l'industrie du film de contribuer à « l'établissement de la paix et d'instaurer un meilleur mode de vie ». M. Johnston voit là

« l'évolution naturelle d'une démocratie politique en démocratie industrielle ».

2) Un plan développé de recherches et un emploi plus grand du cinéma dans le domaine de l'éducation.

3) Une répartition équitable des marchés étrangers, car, assure M. Johnston, « l'Amérique n'établit pas de barrière artificielle aux exportations de films étrangers et nous espérons que ces derniers, faisant preuve du même esprit, ne s'opposent pas, dans leur pays, aux films américains ».

4) Une discipline particulière éclairée, discipline qui, dit-il, est « la plus sûre garantie contre la censure et les règles gouvernementales ».

5) Amélioration des rapports entre employeurs et employés et meilleur standard de vie, grâce au développement du cinéma.

M. Eric Johnston est républicain, mais on lui prête des tendances libérales. On rappelle qu'il étouffa les directeurs de la Chambre de commerce lorsque, après son élection en 1942, à l'âge de quarante-cinq ans, il rendit visite au président Roosevelt. Il fut, en effet, le premier président de la Chambre de commerce américaine qui franchit l'entrée de la Maison Blanche depuis cinq ans.

HOLLYWOOD

Le cinéma, arme secrète

SAVIEZ-VOUS que les appareils de prise de vues ont été utilisés comme arme secrète ?

On vient en effet d'apprendre que des caméras équipées avec des téléobjectifs enregistraient les moindres démarches des personnes qui se rendaient à l'ambassade d'Allemagne à Washington, avant l'entrée en guerre des Etats-Unis. Ces appareils automatiques ont été d'une grande utilité pour les G-Men qui avaient à surveiller l'immeuble.

Le cinéma ne pouvait pas manquer de s'emparer de cet épisode de la guerre secrète : on le verra dans un film qui sera présenté incessamment et qui s'appelle la Maison de la 92^e rue.

On démobilise

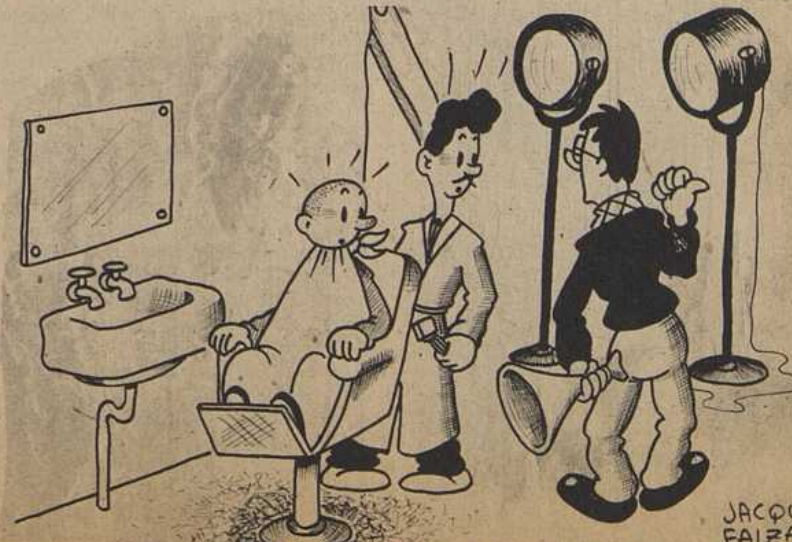
DE retour des théâtres d'opérations, l'ex-captaine de vaisseau Robert Montgomery et l'ex-commandant de l'armée de l'air Clark Gable sont rentrés à Hollywood, où ils ont déjà recommencé à tourner.

On annonce l'arrivée du colonel James Stewart, qui n'est pourtant pas encore démobilisé, Robert Taylor est dans le même cas.

On annonce, parmi les prochaines démobilisations, celles de Melwyn Douglas et de Mickey Rooney.

Quant à Tyrone Power, on prétend qu'il n'est pas près de quitter l'uniforme ; c'est sans doute pourquoi Annabella, sa femme, vient de partir en tournée pour trois mois.

(Suite page 14.)



— On va recommencer la scène de la tondeuse !..

JACQUES FAIZANT
45

COMEDIE musicale, annoncent les affiches...

La comédie musicale est un genre qui a ses règles, ses traditions et possède plutôt qu'un scénario, un canevas sur lequel on brode à loisir mais dont le fond à travers chaque film reste sensiblement le même.

Indiscutablement les Américains sont les maîtres du genre. *Chercheuses d'Or*, *Prologues*, 42^e Rue, *Sur l'Avenue*, *Top Hat*, *Le Grand Ziegfeld*, *Vogues*, etc., etc... Chansons, mise en scène fastueuse, claquettes, jazz, patinage sur glace ou à roulettes, toilettes extraordinaires, tout est jeté à profusion dans la balance. L'héroïne est une ravissante et « attractive » chanteuse de blues, positivement pourrie de talent et qui rêve de devenir vedette à Broadway.

Le jeune premier est chanteur de charme, journaliste ou même millionnaire. Ils s'aiment. Pendant quatre-vingt-dix minutes de projection, le spectateur béat et digérant dans son fauteuil-club admire des demoiselles fabriquées en série qui lèvent en me-



Broadway, ses pompes et ses œuvres : "Le grand Ziegfeld" retraçait la carrière du grand producer.



DU SEX-APPEAL AUX PETITS COCHONS

sure de jambes comme on n'en voit qu'au cinéma, des escaliers qui n'en finissent plus, des décors qui ont coûté des millions, des plumes d'autruche, du strass, des voitures au capot long comme ça..., des robes auprès desquelles les maillots de bain deux pièces ont une allure mopacale, des négresses, des ascenseurs, des restaurants chinois, etc., etc.

La comédie musicale française est un peu différente... Nous sommes à la fois le pays de Montmartre, celui du sentiment, et celui des producteurs économes. Les girls sont rationnées, les capots de voitures un petit peu moins longs et les orchestres ne dépassent jamais une moyenne... moyenne. Ce qui ne nous empêche pas de posséder deux sortes de comédies musicales. Ah, mais !...

PREMIERE sorte : Un charmant jeune homme dépense sans compter avec des petites femmes tout ce qu'il y a de plus parisiennes, l'argent de sa respectable tante ou de son respectable oncle. Boîtes de nuit, Pigalle, duettistes, french-cancan, Sacré-Cœur, Champs-Élysées, ateliers d'artistes, toits de la capitale, lits défaits et photogéniques gueules de bois. En trois mots : le Gai Paris... Il pleut du champagne, on se roule dans le caviar, on s'assied dans le fois gras, on se bombarde de serpents et de petites boules sans craindre d'abîmer la robe de chez Schiap ou l'habit de chez Krieg. La noce ! Baiser final du jeune homme sur les lèvres d'une jeune fille qui, pour arriver à se faire épouser, a accepté de jouer la demoiselle de mœurs légères. Durant le baiser et jusqu'au mot fin, re-



L'ÉTERNEL NUMERO DE CLAQUETTES :



Rita Hayworth et Fred Astaire dans « O toi, ma charmante »

prise de l'air à succès du film ; musique de Misraki ou de Van de Parys.

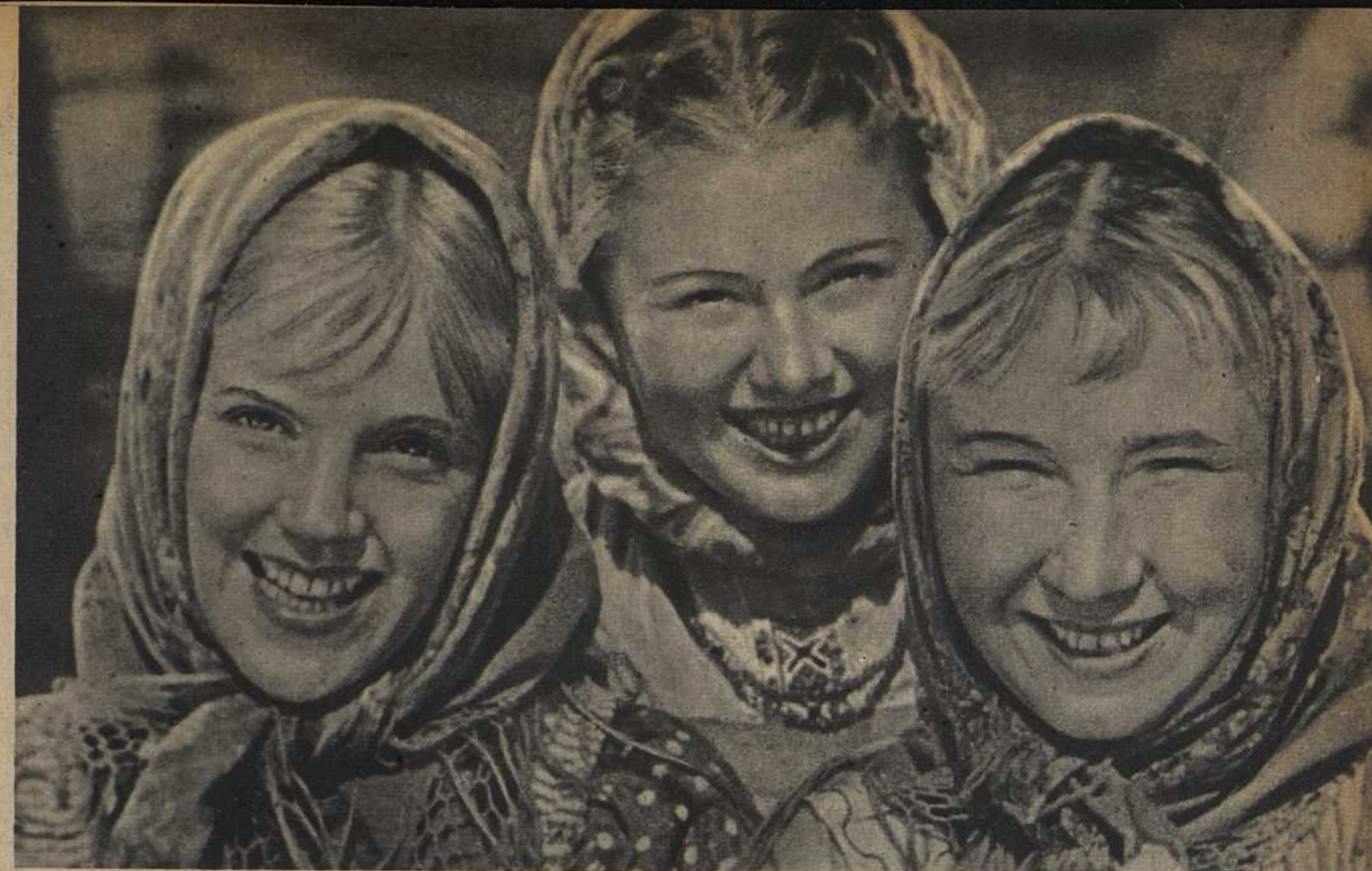
Deuxième sorte : Sentimentale histoire du beau Corse, du beau Basque ou du beau Marseillais. Terre natale, Ile d'Amour, Côte d'Argent, Vieux Port... La Ville, la Mauvaise Femme, le Cœur Brisé, le Retour, la Fiancée-qui-a-attendu, la Vieille Maman, le Clocher du Village. Accent ou pas accent, au choix. Guitares, aubades, sérénades, déluge de larmes, cuves d'eau de roses, flots de sirop, tonne de guimauve. Musique de Vincent Scotto. Personnellement nous préférons autre chose.

Donc, nous étions bien habitués à ces braves lieux communs un peu usés mais toujours retapés à la dernière mode et nous ne pensions plus que quelque chose viendrait bouleverser notre tranquillité, lorsque des affiches récentes annoncèrent « Comédie musicale », et au-dessus *Rencontre à Moscou*.

SATANES Russes ! Comment voulez-vous que les gens s'y retrouvent... Toutes les saintes traditions du film musical sont massacrées et foulées aux pieds sans aucun respect !

Pas de jambes, pas d'escaliers, pas de blues, pas de champagne, pas de robes de chez Schiap, pas de fois gras, pas même de caviar...

Par contre, des cochons. Des gros cochons, des moyens cochons, des petits cochons, des nouveau-nés cochons, toutes les tailles de cochons. Une histoire simple, saine, naïve. Si simple et si naïve que le public, habitué



La campagne, l'élevage, la culture remplacent dans "Rencontre à Moscou" les girls et les revues à grand spectacle : bol de lait après whisky

à des épices plus fortes, est, au début, complètement dérouté, et réalise mal qu'on puisse lui présenter, en place de la « blondie » aux déshabillés suggestifs qu'il attendait, une jeune fille avec un fichu sur la tête, des robes jusqu'aux pieds, et qui accouche une truie selon toutes les règles de l'art.

— Ça une comédie musicale ? se demandent ceux qui pensent à Gordon Miller, Eleanor Powell ou Alice Faye.

— Un film russe ? s'étonnent les admirateurs de *Potemkine*, de *l'Arc-en-Ciel* ou d'*Attends-moi*.

Personne n'y trouve son compte, les poncifs établis sont par terre. C'est bien ennuyeux...

La jeune première n'a pas la bouche de Joan Crawford, son soupirant est coiffé d'un bonnet qui tient de l'Œdipe et parle et vers aussi facilement que vous en prose. Curieuses vedettes, se disent les spectateurs. Mais, petit à petit, un charme agit qui est peut-être le fameux charme slave, ou le même qui fait aimer les livres d'enfants et les images d'Épinal. Et petit à petit le public se détend, ne boude pas contre son plaisir, et « marche ». Il rit et s'attendrit. À côté de moi, une élégante personne s'exaltait sur les « trop mignons » petits cochons...

Il serait possible de faire une comparaison bien plus sérieuse entre ce film russe et ses semblables américains, et d'en tirer des conclusions profondes, psychologiques et sociales. Nous, nous dirons simplement qu'il existe entre les luxueuses productions américaines et *Rencontre à Moscou*, si simple avec sa musique charmante, la même différence qu'entre un double whisky et un bol de lait...

Nous aimons beaucoup le whisky, mais un bol de lait c'est bien agréable !

Jacques SIGURD.

NOMS ET ADRESSES	PROGRAMMES	TELEPH.	MATINEES	SOIREE	PERMAN.
18° — Montmartre-La Chapelle					
ABBESES, place des Abbesses (M ^o Abbesses).	Tarzan s'évade	MON.55-79	S. J. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	D.
BARBES-PALACE, 34, boulevard Barbès (M ^o Barbès).	Après Mein Kampf, mes crimes	MON.93-82	14 heures, 17 h. 30	20 h. 45	S. D.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle (M ^o Chapelle).	Dernier Métro	NOR.37-80	15 heures	20 h. 45	D.
CINEP. ROCHECHOUART, 80, b. Rochech. (M ^o Anvers).	Le Monde est merveilleux	MON.63-66	14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 30	S. D.
CINE-PRESSE CLICHY, 132, boul. Cl. Clichy (M ^o Clichy).	Enfer des anges	NOR.37-80	L. J. S. 14 h. 15	20 h. 45	D.
CINE-VOX PIGALLE, 34, b. de Cl. Clichy (M ^o Pigalle).	Carmen	MON.06-92	15 heures, D. (2 m.)	20 h. 30	D.
CLIGNANCOURT, 78, b. Ornano (M ^o Pl. Clignancourt).	Trafic illégal (d.)	NOR.64-98	L. J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 40	D.
FANTASIO, 96, boulevard Barbès (M ^o Marcadet-P.).	Le Prince et le pauvre (d.)	MON.79-44	14 h. 45, D. (2 m.)	20 h. 45	T. L. J.
GAUMONT-PALACE, place Cl. Clichy (M ^o Cl. Clichy).	La Mousson (d.)	MAR.72-21	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D.
IDEAL, 100, avenue de Saint-Ouen.	Air Force (d.)	MAR.43-32	J. D.	21 h.	D.
LUMIERES, 128, avenue de Saint-Ouen.	Marthe Richard	MAR.26-24	L. J. S. 14 h. 45	20 h. 45	D.
MARCADET, rue Marcadet (M ^o J.-Joffrin).	Mademoiselle X	MON.82-12	L. J. S.	20 h. 30	D.
METROPOLE, 86, avenue de Saint-Ouen.	Mademoiselle et son bébé	MON.63-35	15 heures (sauf mardi)	20 h. 45	S. D.
LE MONTCALM, 134, rue Ordener.	Eternel Retour	MON.63-26	14 h. 30, 18 h. 30	20 h. 45	D.
MONTM. CINE, 114, boul. Rochechouart (M ^o Pigalle)	On a tué (d.)	MON.06-26	L. J. S. 14 h. 30	20 h. 45	D.
MOULIN-ROUGE, place Blanche (M ^o Blanche).	Compagnons d'infortune	MON.93-15	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 40	D.
MYRHA, 26, rue Myrha (M ^o Barbès).	-à Guerre des gosses	MON.38-84	14 h. 30	20 h. 30	S. D.
ORNANO-34, 34, boulevard Ornano (M ^o S. Imp.)	l'ère-au-Fiac	MAR.23-49	S. 15 h., D. 14 h. 30, 16 h. 30	20 h. 45	S. D.
PALAIS-ROCHECHOUART, 56, b. Rochech. (M ^o Barbès)	-à Femme aux brillants (v. o.)	MON.36-07	15 heures	20 h. 45	S. D.
RITZ, 8, boulevard de Cl. Clichy (M ^o Pigalle).	Quasimodo (d.)	NOR.87-61	J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	D.
SELECT, 8, avenue de Cl. Clichy (M ^o Cl. Clichy).	Aventure inoubliable	NOR.63-03	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
STEPHEN, 18, rue Stephenson.	Colonie pénitentiaire	NOR.23-18	L. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
STUDIO-28, 10, rue Tholozé (M ^o Blanche).	Orgueil et préjugés	NOR.44-93	J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
19° — La Villette-Belleville					
AMERIC-CINE, 144, avenue Jean-Jaurès (M ^o Jaurès)	Veillée des géants (d.)	NOR.94-46	L. M. J. S. 15 h.	20 h. 45	D.
BELLEVILLE, 23, rue de Belleville.	Félicie Nanteuil	NOR.05-68	L. J. S. D. 14 h. 30	20 h. 45	D.
DANUBE, 49, rue Général-Brunet (M ^o Danube).	Fête brûlée ; Maïdaneck (d.)	NOR.87-61	L. M. J. S. 15 h.	20 h. 45	D.
FLANDRE, 29, rue de Flandre.	Carmen	ROQ.60-97	L. Me. J. S. 15 heures	20 h. 45	D.
FLOREAL, 13, rue de Belleville (M ^o Belleville).	Mademoiselle et son bébé	ROQ.48-24	D. 15 heures	20 h. 45	D.
OLYMPIC, 136, avenue Jean-Jaurès (M ^o Jaurès)	Cavalier noir	NOR.60-43	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	D.
RENAISSANCE, 12, av. Jean-Jaurès.	Dangereuse à connaître	ROQ.27-81	D. (2 m.)	20 h. 45	D.
RIALTO, 7, rue de Flandre.	Je ne suis pas une criminelle	OBE.74-73	L. 15 heures, S. D. (2 m.)	20 h. 45	D.
RIGUET, 22 bis, rue Riguet (M ^o Riguet).	La Fièvre des tropiques (d.)	ROQ.24-98	L. M. J. S	20 h. 45	D.
RIVIERA, 25, rue de Meaux (M ^o Jaurès).	Dernier métro	MEN.98-53	J. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	D.
SECRETAN-PALACE, 55, rue de Meaux (M ^o Jaurès)	Fille de la Madelon	DID.69-53	L. J. S. 15 heures, D. (2 m.)	20 h. 45	D.
VILLETTE, 47, rue de Flandre.	Anges	MEN.06-21	L. J. S. 14 h. 45	20 h. 45	D.
20° — Ménilmontant					
ALCAZAR, 6, rue Jourdain.	Pamela	MEN.98-58	J. S. D. 15 heures	20 h. 45	D.
BAGNOLET, 5, rue de Bagnolet (M ^o Bagnolet).	J'n Envoyé très spécial (d.)	DID.00-17	L. J. S. 15 h., D. (2 m.)	20 h. 45	D.
COCORICO, 128, boulevard Belleville (M ^o Belleville)	Carmen	MEN.48-92	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D.
DAVOUT, 73, Bd Davout (Métro Porte de Montreuil)	Carmen	ROQ.43-13	L. J. S. 15 heures	20 h. 30	D.
GAMBETTA, 6, Rue Belgrand.	Tempête sur l'Asie	ROQ.74-83	T. L. J. 15 heures	20 h. 45	D.
GAMBETTA-ETOILE, 105, av. Gambetta (M ^o Gambetta)	Pamela	MEN.51-98	L. M. J., 15 h., S. D. (2 m.)	20 h. 45	D.
FAMILY-CINEMA, 81, rue Avron (M ^o Avron).	Félicie Nanteuil	ROQ.29-95	L. J. S. D., 15 heures	20 h. 30	D.
FERRIERE, 146, rue de Belleville (M ^o Belleville).	Carmen				
MENIL-PALACE, 38, rue de Ménilmontant.	Carmen				
PALAIS-AVRON, 35, rue Avron (M ^o Avron).	Dernier Métro				
PYRENEES-PALACE, 272, rue des Pyrénées.	Pamela				
PRADO, 111, rue des Pyrénées.	Dangereuse à connaître (d.)				
SEVERINE, 225, boulevard Davout.	Carmen				
THEATRE-DE-BELLEVILLE, 46, rue de Belleville.	Colonie pénitentiaire				
TOURELLES, 259, avenue Gambetta (M ^o Lilas).					
TRIAXION-GAMBETTA, 16, r. Cap.-Ferber (M ^o Gamb.)					
ZENITH, 17, Rue Malte-Brun.					

BANLIEUE

ARCUEIL			
ALCAZAR, 1, rue de la Station	Le Bossu		
ARCUEIL-CINE, 2, avenue Raspail.	P. H. contre Gestapo (d.)		
ASNIERES	Sidi-Brahim		
ALHAMBRA, 10, place Nationale.	Je suis avec toi		
AUBERVILLIERS	Air Force (d.)		
KURSAAL, 111, avenue de la République.	Baronne de minuit (d.)		
FAMILY.	La Tête d'un homme		
BAGNOLET	Pirates du rail		
PALACE, 16, Av. Gallieni.	Mademoiselle et son bébé		
BONDY	Les Misérables (1 ^{er} p.)		
KURSAAL (Bondy).	Katia (3 au 7)		
BOULOGNE	Ignace (5 au 8)		
KURSAAL, 131 bis, avenue de la Reine.	Air Force (v. o.)		
PALACE, 151, boulevard Jean-Jaurès.	Le Chant du marin		
BOURG-LA-REINE	Tragédie impériale		
REGINA, 3, rue René-Rodière.	P. H. contre Gestapo (4 au 8)		
CACHAN	Troubles au Canada		
CACHAN-PALACE, 1, rue Mirabeau.	Trois artilleurs au pensionnat		
CHARENTON	Attends-moi (3 au 7)		
CELTIC, 29, rue Gabriel-Pétri.	Katia		
CHOISY-LE-ROI	Documents secrets (4 au 7)		
SPLENDID, 9 bis, rue Thiers.	Documents secrets (5 au 7)		
CLICHY	Secret de Mme Clapain (5 au 7)		
CASINO, 35, boulevard Jean-Jaurès.	Etonnant M. Williams		
CLICHY-OLYMPIA, 17, rue de l'Union.	Tête brûlée		
COLOMBES	Trois Lanciers du Bengale (d.)		
COLOMBES-PALACE, 13, rue Saint-Denis.	La Chevauchée fantastique		
COURBEVOIE			
LE PALACE, 20 bis, av. de la Défense.			
LE MARCEAU, 80, avenue Marceau.			
LE CYRANO, 7 bis, Place Charras.			
BOIS-COLOMBES			
EXCELSIOR			
HAY-LES-ROSES			
LES ROSES, 22, rue de Metz.			
EPINAY			
VOX, 48, boulevard Foch.			
MAGIC, 5, rue du Général-Julien.			
GENTILLY			
GAITE-PALACE, 16, rue Frihaute.			
LE GALLIA, 22, av. Montrouge.			
IVRY			
IVRY-PALACE, 48 bis, rue de Paris.			
ISSY			
LE MAULINO, 64, rue P.-Timbaud			
LA COURNEUVE			
CINE-MONDIAL, 48, rue de France.	L'Equipage (5 au 7)		
LA GARENNE			
GARENNE-PALACE, 53, boul. République.	Attends-moi (d.)		
LES LILAS	Le Gladiateur (d.)		
ALHAMBRA, 50, boulevard de la Liberté.	Carmen (3 au 8)		
MAGIC, 99, rue de Paris.	Poï de Carotte		
LE SUCCES, 5, Place de la Mairie.	Grande Farandole		
VOX, 78, Av. Pasteur.	Boofoo		
MALAKOFF	Carrefour des Enfants perdus		
FAMILY.	Graines au vent		
MONTREUIL	Mystère maison Norman (d.)		
MONTREUIL-PALACE, 137, rue de Paris.	Les Partisans		
MONTROUGE	(non communiqué)		
LE GAMBETTA, 33, avenue Gambetta.	Le Ruisseau		
NANTERRE	Merle blanc (4 au 8)		
SELECT-RAMA.	La Belle Aventure (v. o.)		
NEUILLY	(non communiqué)		
CHEZY, 4, rue de Chezy.	Naples au balnear de feu		
REGENT, 113, av. de Neuilly (M ^o Sablons).	P. H. contre Gestapo		
NOISY-LE-SEC	Trois de la Marine (5 au 8)		
CASINO (Noisy-le-Sec).	(non communiqué)		
PANTIN	Capitaine Fury (d.)		
PALACE 3, quai de l'Ourcq	Veillée d'amour (7 au 11)		
PAVILLON-SOUS-BOIS	Capitaines courageux		
MODERN.	Gunga Din (3 au 8)		
PRE-SAINT-GERVAIS	Homme de Londres		
LE SUCCES, 5, place de la Mairie.	Echec au roi		
PUTEAUX	Au service du tzar (3 au 8)		
BERGERE-PALACE, 142, avenue Wilson.	Etonnant M. Williams (d.)		
CENTRAL, 33, rue des Dalmattes.			
ROSNY-SOUS-BOIS			
UNIVERSEL, 1, rue de Noisy.			
SAINT-DENIS			
CASINO, 73, rue de la République			
SAINT-MANDE			
PATHE, 25, rue Catalienne.			
SAINT-MANDE			
KERMESSE, 63, rue de la République.			
VANVES			
ST-MANDE-PALACE, 69, r. République.			
VINCENNES			
PALACE, 42, rue Raspail.			
VINCENNES			
EDEN-VINCENNES.			
PRINTANIA, 28, rue de l'Eglise.			
REGENT, 118, rue de Fontenay.			
VINCENNES-PALACE, 80, Av. de Paris.			

JOHN FORD

(Suite de la page 9)

toujours un désert qu'il faut traverser, sur une route balisée qu'entourent les menaces sourdes et trop efficientes des puissances d'argent, de leurs représentants et de leurs flics. Les voyageurs sont les fermiers que les banques ont privés de leur terre et qui sont devenus les errants d'un pays en proie au chômage.

Denis Marion — qui est l'un de nos meilleurs critiques — n'a pas aimé *Les Raisins de la colère* ; le drame des barbelés et des crématoires, dit-il en substance, est trop proche pour que nous puissions nous apitoyer sur les mésaventures d'un fermier exproprié.

Mais les trusteurs, maintenant vaincus, de l'injustice et de la cruauté n'en avaient pas réalisé le monopole. Vingt ans avant que Hitler ne devint Feldwebel, les traits qu'il amplifia jusqu'à une gigantesque hideur avaient déjà été esquissés. L'écrasement des « sous-hommes » peut se faire au nom de la loi — et même en celui de la liberté — sans que le mythe de la race ait besoin d'entrer en jeu.

Le drame qu'évoque John Ford, d'après le célèbre roman de John Steinbeck, est un drame social. La population américaine n'est que pour un tiers paysanne, et, pourtant, certaines régions sont considérées comme surpeuplées. Les petites exploitations doivent céder la place à une production industrialisée des céréales, financée par les banques qui furent leur usurière. Avec la crise de 1929, les paysans ont été jetés dans l'exode, puis dans les camps, où ils furent, en fait, réduits au travail forcé. L'épopée de cette grande et cruelle injustice a produit, dans le roman et dans le film, deux chefs-d'œuvre parallèles.

Le Bureau Hays n'autorise sans doute l'adaptation des *Raisins de la colère* à l'écran qu'en raison du succès du livre. Mais il entend interdire l'importation du film en France. Il n'est pas conforme à l'image conventionnelle d'une Amérique peuplée de girls, de gangsters, de milliardaires aimables, de dactylos souriantes et de marins invincibles.

Si nous aimons pourtant l'Amérique d'un amour profond, c'est à travers *Intolérance*, *Charlot Emigrant*, *Rue sans Issue* ou *Je suis un Evadé*, qui nous montrent un visage du pays qui n'est pas le puritanisme ou l'hypocrisie d'un masque conventionnel. L'un des meilleurs films de propagande que nous envoya jadis Moscou fut *Le Chemin de la vie*, qui était loin de décrire un monde paradisiaque. Les hommes de Hollywood sauront-ils comprendre que *Les Raisins de la colère*, œuvre généreuse, vraie, remplie de l'amour de la liberté et de la démocratie, est un excellent film de propagande, l'un des meilleurs moyens de nous faire comprendre et aimer la grande république américaine ? — G. S.

LE PLUS SUR MOYEN DE REUSSIR DANS LA VIE...

Se connaître et connaître le caractère de ceux qui vous entourent par l'étude scientifique du CENTRE D'ETUDE GRAPHOLOGIQUE (Service M) 51, rue Pierre-Charon, Paris (8^e). Envoyer 100 fr., spécimen d'écriture et date de naissance.

LE POUVOIR...

n'est que le bon emploi d'une qualité ou d'un défaut

Pour vous connaître, écrivez au Professeur MEYER, Bureau 240, 75, Champs-Elysées, Paris (8^e). Envoyez spécimen d'écriture, date de naissance et 25 fr. (timbres refusés). Joindre enveloppe timbrée avec nom et adresse.

GRANDIR

vous le pouvez encore, de 10 à 20 cm. Devenir élégant, svelte, ou FORT. Succès garanti. Env. notice du Procédé Breveté c. 2 timb. Institut Moderne, 8, Annemasse (Hte-Sa.)

DEVENEZ CINEASTE!

les 120 Métiers du cinéma PAR CORRESPONDANCE

LA PUISSANTE INDUSTRIE DU CINEMA vous offre DES POSSIBILITES D'AVENIR REMUNERATEUR en qualité de TECHNICIEN SPECIALISE. Demandez-nous une documentation complète. Envoyez cette annonce avec 15 francs à LA SCIENCE FILMEE Ecole Technique de Cinéma par correspondance 52, av. Hoche, Paris - Etoile - Bureau E

Sans quitter votre emploi, vous pouvez vous préparer chez vous, par correspondance, aux carrières de la RADIO, de l'AERONAUTIQUE et du CINEMA, en vous adressant au CENTRE D'ETUDES TECHNIQUES ET ARTISTIQUES DE PARIS qui groupe les trois Ecoles suivantes :

ECOLE GENERALE RADIOTECHNIQUE (Monteur-Dépanneur, Dessinateur, Opérateurs, Sous-Ingénieur et Ingénieur).

ECOLE GENERALE CINEMATOGRAPHIQUE

(Opérateurs photographe, de projection, de prise de vues, du son, Script-Girl, Acteurs, Metteur en Scène, Directeur de Production).

ECOLE GENERALE AERONAUTIQUE (Pilote, Navigateur, Radio, Mécanicien, Technicien).

Demandez la documentation qui vous intéresse au

CENTRE D'ETUDES TECHNIQUES ET ARTISTIQUES DE PARIS

69, rue Vallier à LEVALLOIS-PERRET (Seine).

VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT

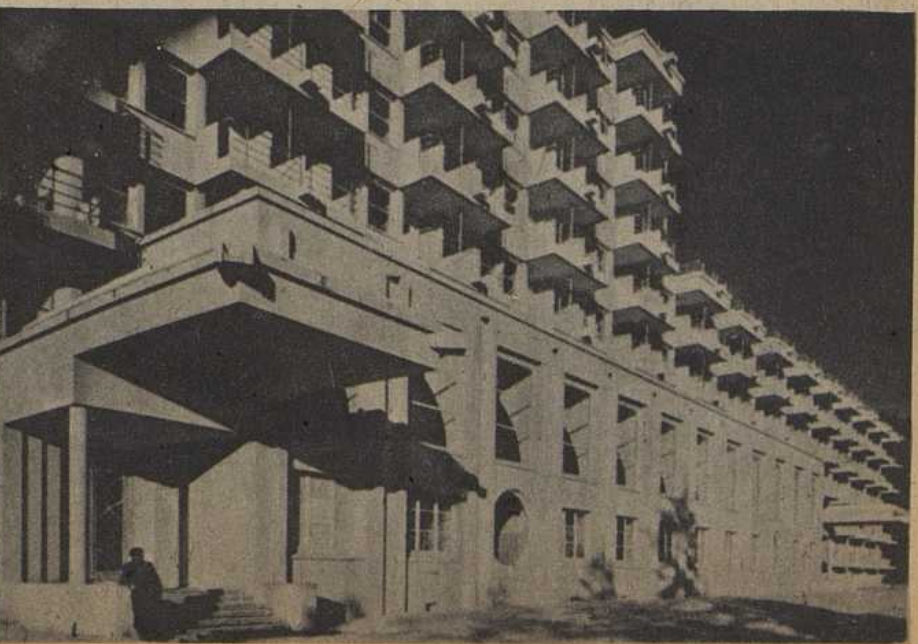
de rester dans l'ignorance de vos possibilités. Ou tant d'autres réussissent, vous pouvez réussir pareillement (Amour, affaires, etc.). Envoyez date naissance, spécimen écriture et 60 francs au fameux

Professeur P. J. ANDRIEU

Service, 8, rue des Salenques, Toulouse. Etude graphologique approfondie, 25 ans de succès mondiaux.

GARANTIE ABSOLUE

REMBOURSEMENT IMMEDIAT SI NON SATISFACTION



Pour construire des sanatoria, pour équiper et moderniser le Pays, souscrivez des Bons de la Libération, des Bons du Trésor ou des Titres de Rentes



L'ECRAN
français

« LA BELLE ENSORCELEUSE »

Dans ce film, le premier que René Clair ait réalisé à Hollywood, Marlene Dietrich incarne un double rôle : la voici, femme fatale, laissant traîner un boa de plumes, pour séduire Bruce Cabot.